

LES EMPEREURS DU CRIME

TOME 10

# LE DERNIER PARRAIN

Patrice HUETZ



# Les Empereurs du Crime — L'Éternité

Patrice Huetz

[patrice-huetz.fr](http://patrice-huetz.fr)

© Patrice Huetz

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle,  
est interdite sans autorisation écrite de l'auteur.

patrice-huetz.fr · contact@patrice-huetz.fr

## CHAPITRE 1

# La Prison

*Mars 2045*

Luca Moretti. Soixante-quinze ans. Cellule 47.

Les murs de béton gris n'avaient pas changé depuis les Baumettes, un demi-siècle plus tôt. La même odeur de désinfectant industriel — chlore et ammoniac mélangés en un cocktail chimique —, de sueur aigre et de désespoir silencieux. La même lumière blafarde filtrant par une fenêtre étroite, trop haute pour voir autre chose qu'un rectangle de ciel suisse, indifférent aux misères des hommes qu'on enfermait en dessous.

Il s'assit sur le lit métallique — un châssis en acier chromé vissé au sol, impossible à déplacer, impossible à utiliser comme arme. Matelas fin comme une hostie, mousse compressée de dix centimètres d'épaisseur qui s'aplatissait sous son poids après cinq ans d'usage quotidien. Draps râpés en coton industriel, lavés mille fois à l'eau de Javel. Une couverture kaki réglementaire qui avait connu mille détenus avant lui, et qui en connaîtrait mille autres après.

Cinq ans.

Cinq ans qu'il était là, dans cette prison de haute sécurité perdue dans les Alpes suisses, entre Genève et Zurich, à deux mille mètres d'altitude. Le Bunker, comme l'appelaient les gardiens avec un

sourire entendu. Le tombeau des intouchables. Cent cinquante cellules creusées dans la roche, trois niveaux souterrains, dix mètres de béton armé entre les prisonniers et le monde extérieur.

La Cour pénale internationale avait frappé fort.

Quarante ans de preuves accumulées par Carla Bellini, assemblées pièce par pièce comme un puzzle sanglant. Trois cent douze chefs d'accusation lus à la barre du Palais de la Paix par un procureur en robe noire. Blanchiment de 12,3 milliards d'euros à travers dix-sept juridictions — quinze ans. Trafic de stupéfiants à l'échelle intercontinentale — vingt ans. Trafic d'armes incluant des missiles sol-air vendus à des milices africaines — douze ans. Trafic d'êtres humains sur les routes de la Méditerranée — dix-huit ans. Association de malfaiteurs en bande organisée — dix ans. Sept meurtres prouvés de sa propre main, dont celui d'Ange Ferracci le soir du Massacre du Vieux-Port — perpétuité.

Perpétuité incompressible.

Le mot résonnait encore dans sa tête. Comme un écho qui ne s'éteint jamais. Comme le glas d'une cathédrale sonnant pour un mort qui respire encore.

Luca regarda ses mains. Des mains qui avaient tué — étranglé, poignardé, tiré à bout portant. Des mains qui avaient compté des milliards — liasses de dollars, lingots d'or, transferts cryptés sur des écrans Retina. Des mains qui avaient caressé neuf femmes exceptionnelles, de Sofia la Corse à Elena la magistrate déchue. Maintenant, elles tremblaient légèrement. L'âge — soixante-quinze ans au compteur, le corps qui refuse de suivre. Les médicaments pour le cœur — Cardensiel, Tahor, Inexium, un cocktail quotidien à trois cents euros par mois. Ou peut-être autre chose.

La peur.

*Pas comme ça*, pensa-t-il en serrant les poings pour arrêter le tremblement. *Pas maintenant.*

Six heures. Le cliquetis métallique des verrous électroniques. Le brouhaha des gardiens suisses-allemands échangeant leurs consignes matinales.

Luca se leva avant même que la porte s'ouvre. Cinquante-cinq ans dans le crime lui avaient appris à ne jamais se laisser surprendre — jamais être allongé quand quelqu'un entre, jamais tourner le dos à une ouverture. Même ici. Même à soixante-quinze ans. Même avec des genoux arthritiques et une hanche droite qui le lançait à chaque mouvement.

« Moretti. Douche. »

Le gardien — un Suisse-Allemand au visage de granit, cheveux ras, épaules de déménageur, uniforme bleu marine impeccable — attendait dans l'encadrement. Deux autres derrière lui, mains sur les matraques télescopiques ASP à quatre-vingts euros pièce. Procédure standard pour les prisonniers de classe A, la catégorie maximale réservée aux criminels les plus dangereux d'Europe.

Luca hochait la tête et sortit. Ses articulations protestaient chaque matin maintenant, les cartilages usés jusqu'à l'os après des décennies de stress et de violence. La hanche droite surtout — souvenir d'une balle colombienne reçue en 2008, lors d'une embuscade dans la jungle du Darién. Le chirurgien de Bogotá lui avait extrait le projectile calibre 7,62 et posé une prothèse partielle à trente mille dollars. Trente-sept ans plus tard, le métal frottait encore contre l'os à chaque pas, rappel constant d'un monde où les balles pleuvaient comme la pluie tropicale.

Le couloir s'étirait devant lui, une artère de béton peinte en blanc sale, éclairée par des néons LED à économie d'énergie qui grésillaient faiblement. Portes d'acier de chaque côté, dix centimètres d'épaisseur, serrures électroniques à triple vérification. Numéros gravés dans le métal. 43, 44, 45, 46...

Derrière ces portes, les hommes les plus dangereux d'Europe. Anciens chefs de cartels colombiens et mexicains, leurs empires démantelés par la DEA et Europol. Terroristes djihadistes attendant

leur transfert vers des tribunaux spéciaux. Tueurs en série dont les noms faisaient encore frémir les journalistes. Et lui.

L'Empereur.

C'était le surnom que les autres détenus lui donnaient, prononcé à voix basse dans les couloirs et la cour de promenade. Avec un mélange de respect et de crainte que même les murs de béton de la prison ne pouvaient effacer. L'homme qui avait régné sur quarante pour cent du crime organisé mondial. L'homme qui valait cinquante milliards. L'homme qui tutoyait les présidents et faisait exécuter les ministres.

Même enchaîné, même vieilli, même brisé, Luca Moretti restait l'Empereur.

L'eau tiède coulait sur son corps fatigué.

Quinze minutes de douche par jour — règlement carcéral suisse, appliqué avec la précision d'une horloge. Jets tièdes à exactement trente-sept degrés, pression calibrée pour éviter tout usage détourné, savon liquide antibactérien distribué par un automate. Pas de Bvlgari Aqva à quatre-vingts euros le flacon comme dans sa villa de Genève. Pas de pommeaux de douche Hansgrohe Raindance à mille euros pièce. Juste l'eau, le béton, et la solitude.

Luca ferma les yeux. Sous la douche, il pouvait presque oublier. Presque imaginer qu'il était ailleurs. sur son yacht *Imperator*, quatre-vingts mètres de luxe Lürssen ancré au large de Monaco, saisi par Europol et vendu aux enchères à Hong Kong pour cent quatre-vingts millions d'euros. Dans la suite royale du Ritz Paris, trois mille euros la nuit, où il avait négocié avec des ministres français et des émirs saoudiens. Dans les bras de... qui, déjà ?

Sofia. Isabella. Maria. Ling. Natasha. Valeria. Amira. Kira. Elena.

Neuf noms. Neuf femmes. Neuf fantômes.

Toutes mortes maintenant. Sauf Sofia, emportée par un cancer du pancréas en 2021, dans sa maison de Corse qu'il n'avait jamais

vue. Avant même qu'il sache qu'Enzo était son fils. Avant la révélation qui avait tout changé.

Enzo.

Le prénom lui brûla la gorge comme de l'acide chlorhydrique.

Son fils. Son héritier légitime. Son traître.

C'était Enzo qui l'avait livré. Oh, pas directement — le garçon était trop malin pour laisser ses empreintes sur le couteau. Mais les preuves que Carla avait utilisées au procès... Luca savait d'où elles venaient. Les enregistrements des réunions au sommet. Les codes d'accès aux comptes offshore. Les noms des témoins qui auraient pu le sauver et qu'on avait retrouvés morts avant l'audience. Seul quelqu'un de l'intérieur — quelqu'un qui connaissait chaque rouage de l'empire — aurait pu fournir ces documents.

Enzo.

L'eau devint froide, le thermostat automatique signalant la fin des quinze minutes réglementaires. Luca ne bougea pas. Le froid sur sa peau était presque bienvenu. Il le réveillait. Il lui rappelait qu'il était encore vivant.

La cantine ressemblait à toutes les cantines de prison du monde. Tables en inox vissées au sol, impossibles à renverser. Bancs fixes en polyéthylène haute densité, impossibles à arracher. Bruit de couverts en plastique — pas de métal, trop dangereux — et de conversations étouffées en allemand, en albanais, en russe, en arabe.

Luca prit son plateau et alla s'asseoir à sa table habituelle. Dans un coin, dos au mur en béton, vue sur les deux entrées de la salle. Même ici, les vieux réflexes. Cinquante-cinq ans à éviter les embuscades laissaient des traces que même la prison ne pouvait effacer.

Le petit-déjeuner était ce qu'il était. Pain de mie industriel, mou et sans goût, fabriqué dans une usine de Berne pour trois centimes la tranche. Margarine en sachet individuel, grasse et rance. Confiture de fraise synthétique, trop sucrée, sans un seul morceau de fruit. Café

qui n'avait de café que le nom — un liquide marron tiède, probablement du Nescafé dilué au-delà de toute reconnaissance.

Il avait possédé quatorze propriétés à travers le monde — Monaco, Genève, Macao, Londres, Miami, Dubaï —, saisies et vendues pour trois cent quarante millions d'euros. Un yacht Lürssen de quatre-vingts mètres, vendu cent quatre-vingts millions. Un Gulfstream G700, dernier modèle, soixante-dix-huit millions d'euros à l'achat, revendu quarante-cinq à un oligarque kazakh. Une collection d'art — Bacon, Basquiat, Richter, Warhol — estimée à quatre-vingt-quinze millions, dispersée chez Christie's et Sotheby's. Quarante-sept montres de collection — Patek Philippe, Audemars Piguet, Richard Mille — vendues douze millions en bloc à un collectionneur japonais. Huit cent quatre-vingt-dix millions d'euros saisis sur des comptes bancaires dans dix-sept juridictions, de Singapour au Luxembourg en passant par les îles Caïmans.

Au total, un milliard six cents millions d'euros confisqués par la justice internationale.

Ce qui restait, caché dans des blockchains intraçables, dans des coffres suisses sous de faux noms, dans des investissements dissimulés à travers des sociétés-écrans, valait encore vingt milliards. Mais à quoi bon ? Il ne pouvait pas dépenser un centime depuis cette cellule.

Il mangea en silence, mâchant le pain sans goût avec la résignation d'un homme qui a connu les meilleurs restaurants du monde — L'Ambroisie, Le Louis XV, Sukiyabashi Jiro — et qui se retrouve à avaler de la nourriture de cantine.

À la table d'à côté, trois Albanais parlaient à voix basse en shqip, leurs regards furtifs se posant sur lui régulièrement. Ils l'observaient du coin de l'œil, comme tout le monde dans cette prison. L'homme qui avait contrôlé quarante pour cent du trafic européen. L'homme qui tutoyait les premiers ministres et faisait assassiner les juges récalcitrants. L'homme qui valait cinquante milliards.

Qui avait valu.

Maintenant, il ne valait rien. Juste un vieillard en combinaison orange, numéro 470847, cellule 47, perpétuité incompressible.

Une heure de promenade par jour. C'était la règle du Bunker.

La cour était un rectangle de bitume noir entouré de murs de huit mètres en béton armé. Grillages électrifiés au sommet, dix mille volts pour décourager les grimpeurs. Caméras Axis à chaque angle, résolution 4K, vision nocturne, rotation à 360 degrés. Deux miradors armés, tireurs d'élite équipés de fusils Sako TRG-42 à huit mille euros, prêts à abattre quiconque tenterait de fuir.

Luca marchait lentement, les mains dans le dos. Comme il avait vu Don Salvatore Rossi le faire, il y a très longtemps, dans le jardin de sa villa sicilienne au-dessus de Palerme. Le vieux parrain arpentait ses allées de citronniers avec cette même dignité silencieuse, méditant sur ses ennemis et ses alliances.

Rossi. Mort depuis douze ans maintenant. Tué par Enzo, justement, dans sa propre chambre à coucher, étranglé avec un fil de piano à cinquante euros. Le vieil homme avait formé le fils de Luca à le détruire pendant des années, et le fils avait d'abord détruit le maître avant de s'attaquer au père.

L'ironie était cruelle.

Le soleil de mars réchauffait son visage ridé. Luca s'arrêta au milieu de la cour, leva les yeux vers le ciel. Bleu profond, sans nuages, lumineux comme une promesse de liberté inaccessible. Le même ciel qu'au-dessus de Marseille, en juin 1990, quand il était sorti des Baumettes à vingt-cinq ans avec rien d'autre que la rage au ventre et une montre cassée dans la poche.

Cinquante-cinq ans.

Un demi-siècle de conquêtes sanglantes. D'empires bâtis sur les cadavres et démantelés par les juges. De fortunes amassées par milliards et dilapidées par les saisies. D'hommes tués par centaines et de femmes aimées puis perdues.